Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 33 (1987)

Heft: 5

Buchbesprechung: Le profane et le sacré [Jacques Chessex]

Autor: Anex, Georges

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

par Georges Anex

CHRONIQUE DU ROMAN
Le profane et le sacré

• Jacques Chessex : Jonas (Grasset)

Le retour à Fribourg, l'un des thèmes de *Jonas*, le dernier roman de Jacques Chessex, nous renvoie d'abord à d'autres écrivains qui ont évoqué cette ville où s'opère « le passage, le partage des peuples et des langues » : Reynold, Savary, Cingria. Le Reynold de *L'Ame de Fribourg* (1934), détaillant ce lieu situé « entre le monde germanique et le monde latin », cette Nuithonie (Chessex reprend ce terme) « posée, come une coupe retournée, entre la République de Berne et le pays de Vaud - l'ours et le cep - qui les sépare mais qui les relie », respirant « cette atmosphère de spiritualité particulière aux contrées catholiques ». Gonzague de Reynold désigne la Sarine - « verte dans la pénombre comme la mousse au fond des forêts..., entre des falaises de molasse où l'humidité colle des plaques noires » -comme une vraie frontière, celle des esprits. Dès les premières pages de *Jonas* le narrateur rappelle un trajet en train, entre Lausanne et Fribourg, en compagnie de Lucien Bodard endormi et s'éveillant sur le pont du fleuve pour dire : « Ici, on change de pays ». En médium, écrit Chessex, il a senti le passage... Cingria écrit, de son côté, dans *Voyage non sentimental* (1935) : « C'est que c'est mystique, aussi, entre cantons, ces changements de frontière » et il évoque, dans *Fribourg jeune et vétuste* (1942) les bords de la rivière et « la molasse tiède » ou les replis de la Sarine qui sont « son aventureuse banlieue immédiate », ailleurs encore le « grand potentiel magique » des environs de Fribourg. Le narrateur de Chessex, Jonas Carex, ressent « la magie profonde et ramifiée de Fribourg » telle qu'il l'avait éprouvée, trente ans plus tôt, quand il découvrit cette ville en son adolescence (pour parler comme le Cendrars du *Transsibérien),* venant des bords du lac et du pays des vignes, « protestant sans Dieu, nouveau Gaspard Hauser encore ébloui par le soleil des rives dures, et par la dialectique sans faille des sectaires du synode et du consistoire ». A Fribourg, en revanche, c'est « la neige baroque », le soir peuplé d'anges et d'appels de cloches, l'entrée « dans la culture millénaire de l'Europe de Dieu ».

Une vision esthétique et lyrique du sentiment religieux et des représentations de la foi, comme d'un Cingria moins malicieux ou singulier et plus rhétorique, qui n'aurait pas déplu au Léon Savary de l'essai sur *Fribourg* (1929) ou du *Secret de Joachim Ascalles* (1923), ce roman d'un retour où le héros s'écrie, devant le porche de Saint-Nicolas que la nuit rendait énorme et fantastique : « O Fribourg, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, il y a de la joie dans tes pavés et de la charité dans tes pierres ! ». On voit que le choix de Fribourg, dans *Jonas*, ne tient pas seulement à l'image d'une ville dans la mémoire de l'écrivain et de son personnage mais à une nécessité plus profonde, à une forme de révélation de soi ou d'initiation, d'expérience de vie liée à un lieu devenu ce mythe qui s'annonce ou s'esquisse, d'une manière différente mais parfois analogue, chez ses prédécesseurs. Le héros de Savary regarde la ville basse que la rivière, ou le fleuve, enveloppe « comme un long serpent endormi » : ce n'est pas une image innocente, même involontaire. Et Reynold écrit (en topographie, si l'on veut, mais les mots gardent leur pouvoir) : « Une ville sur un abîme ».

Un abîme : le mot convient à la thématique développée par Jacques Chessex dans *Jonas.* Son narrateur (à maints égards son double exaspéré et fantasmatique), ce Jonas Carex, âgé de cinquante ans, divorcé, père de deux fils éloignés de lui, écrivain et marchand de tableaux, marqué dans son adolescence par le suicide de son propre père, la mort de sa mère (les épisodes du roman se rapprochent ou s'éloignent de la vie réelle de l'écrivain), ce héros solitaire accomplit un retour sur soi et sur ses abîmes intérieurs autant qu'un retour vers la ville qui hante, vers Fribourg, « la ville où j'avais passé plusieurs années à tuer et à exalter ma vie ». Ces deux verbes définissent parfaitement le parcours de Jonas, pendant une semaine de novembre, à travers ses souvenirs et les rues de Fribourg, ses cafés, ses terrasses , ses églises, ses bouges, la haute et la basse ville, lieux à la fois réels et symboliques, que l'écriture du romancier, violente et contrôlée, dresse comme un monument dans le désert du temps. Un temps divisé où les épisodes du passé et du présent se heurtent, se chevauchent, s'éclairent ou se détruisent. Jonas vit ce séjour et ces retrouvailles comme une sorte de passion, mêlant le sarcasme et l'injure à la quête de l'innocence et de la pureté. Un calvaire, non pas parodique mais inversé ou dégrédé par une fureur destructrice, une haine de soi qui est aussi bien un cri d'orgueil qu'un cri de désespoir : « Quel chemin vers la sainteté ! Quel flanc caillouteux à gravir sous mes propres huées jusqu'au sommet du calvaire. »

Rejeté du jardin d'enfance « expulsé », écrit-il, comme le héros d'une ancienne nouvelle de Beckett qui porte ce titre) après avoir été chassé du ventre maternel), comme le Jonas biblique vomi par la baleine, le narrateur de *Jonas* comprend qu'il rêve depuis toujours d'un ventre où retourner, « où me tapir, où me loger pour l'éternité ». Les implications de ce thème (où psychanalyse et théologie peuvent aussi se rejoindre) se multiplient au cours du roman et se diversifient. La baleine au sein de laquelle le prophète a séjourné pendant trois jours et trois nuits (préfigurant le Christ au tombeau) est le lieu du refuge, « cave, antre, coque, abri enfoui », le lieu du salut, de la préparation au salut et à la résurrection, ou celui de la perte.

La baleine : un lieu d'oubli, le ventre et le sexe des femmes, un moyen de percevoir « la rumeur des abîmes heureux », ou le ventre d'une ville, « le ventre d'une nouvelle, le ventre de la terre, pour les morts, ou celui de la mer (« le giron du néant » dont parle le poète Jean Grosjean dans son *Jonas)* ou la profondeur de la mémoire, ce que Chessex appelle la « mémoire-Jonas », avalée par les années, « ensevelie dans le ventre de l'énorme temps » et ressurgie ou ressuscitée à la faveur d'un événement brusque et inattendu. L'image protectrice de la baleine s'inverse aussi en son contraire, la bête immonde, le monstre poursuivi par le capitaine Achab dans *Moby Dick.* « Bête, ou reine des mers, ou génie du mal ? »

Pour le narrateur de *Jonas*, ce personnage hanté par le sentiment de la faute et de la transgression inévitables, par une culpabilité désirée et détestée, par le besoin du reniement (le chant du coq : comme s'il était concevable sans la foi), pour cet homme affolé et lucide, les événements se changent en symboles, nourris ici de références bibliques, ou en allégories, sinon en morbides hallucinations. Il se regarde lui-même : « englué dans ma rêverie allégorique ». Tout pour lui devient allégorie (comme dans un poème célèbre) : l'alcool et les prostituées, le corps de la femme et les rues d'une ville, le chant liturgique, le souvenir amical et passionné de ses maîtres au Collège Saint-Michel, les rives de la Sarine, l'image d'un jeune mort, son propre fils dont il ignorait l'existence. Jonas retrouve à Fribourg Anne-Marie, la femme qu'il a aimée, trente ans auparavant, ou plutôt celle qui l'a aimé et qui l'aime encore. Femme réelle et femme rêvée, elle semble épargnée par le temps. Une telle fidélité n'existe, par chance, que dans les romans. Leurs rencontres et leurs étreintes suscitent

« ...pour l'éternité blanche qui me porte dans son immense chambre, comme la baleine portait Jonas ».

une réalité charnelle, voluptueuse, et pourtant insaisissable, comme si elle était condamnée dès son principe, pareille à un simulacre, à cette brûlure de l'alcool renouvelée par Jonas, trop vite éteinte, à la fuite lumineuse des poissons qui sont un autre signe majeur et ambigu du roman, signe astrologique et biblique, à la fois sacré et profane.

Le roman de Jacques Chessex se construit sous nos yeux et s'impose avec ses contradictions, dont il tire sa raison d'être et son style.

Georges Anex
« Journal de Genève »